

ALEXIS CHARTRAIRE

LES FEUX
DE LA SAINT-JEAN

Roman policier

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-338-6

Dépôt légal : novembre 2022

Première partie — L'enquête de routine

I

Nous trinquions en silence, nos coupes remplies de champagne tintaient en s'entrechoquant. La commissaire et moi échangeons un sourire complice. Le préfet, qui parlait à une charmante journaliste, observait du coin de l'œil la belle médaille qui brillait sur nos poitrines. Agnès s'impatientait, je lui avais promis que nous irions après la cérémonie au vernissage de l'exposition de fin d'année à l'École des Beaux-Arts. Je posai mon verre. Le buffet était presque vide, les invités s'étant jetés dessus. Saluant de la main les collègues et les personnes présentes, nous fûmes ces mondanités.

Sorti de la préfecture, je sautai sur mes vêtements civils, beaucoup plus dignes d'une manifestation d'art contemporain qu'un uniforme. Enfin libres, nous démarrions en trombe.

Quand je pense que tout a failli s'arrêter...

Tout avait commencé un lundi, un lundi ordinaire pour un fonctionnaire de police, lieutenant au commissariat de La Rochelle, à la section criminelle, « la Crime ». Enfant, je rêvais d'interpeller les meurtriers en regardant les enquêtes du commissaire Maigret à la télévision. Quel calme, quel flegme, et surtout, quelle descente d'alcool avait Jean Richard ! On pouvait voir un acteur avec sa pipe rivée aux lèvres tout le long des épisodes, buvant pendant le service. Personne n'y trouvait rien à redire, c'était une autre époque.

Je venais d'arriver au « Carnaval », le restaurant du coin, à deux pas du bureau, surnommé « le Poulaga » par les voisins. Je m'installai en terrasse, seul, et commandai un menu du jour

sans chercher à savoir ce qu'on allait me proposer. Je faisais confiance au patron : comme il devait craindre les repréailles, il nous bichonnait. C'était le début du mois de juin, il faisait un temps superbe et les filles avaient les jupes qui raccourcissaient en même temps que la courbe de température montait. À La Rochelle, la vie était belle, nous n'avions que peu de cadavres à nous mettre sous la main, l'homicide n'étant pas à la mode dans cette station balnéaire. Je profitais de ce moment pour collectionner les numéros de jeunes étudiantes venues chez leurs parents pour quelques jours. Dès qu'une d'entre elles répondait à un des sourires dont j'avais le secret, j'étais certain de finir la nuit avec elle sur une plage ou dans mon lit pour les plus frioleuses. Ma nouvelle cible, une ravissante blonde, grande et fine, s'appelait Éva d'après ce qu'elle avait eu le temps de me dire avant de rejoindre ses copines en ricanant. Ah, ces jeunes gens, soi-disant débordés qui se retrouvent au début juin à flâner dans les rues de notre vieille ville.

Pour ne pas risquer la panne de fille, la pire chose qui pouvait se produire, je répondais à d'autres messages sur mon téléphone. On n'est jamais assez prudent. Ma vie de célibataire endurci était une organisation bien huilée dans laquelle le hasard n'avait pas sa place. Il était presque 14 heures, je finis mon café froid depuis longtemps et parti en courant comme un voleur. Arrivé au bureau, je m'installai discrètement et tentai de me cacher derrière mon écran d'ordinateur pour somnoler tranquillement afin de digérer ce repas gargantuesque.

— Jules, amenez-vous !

Le commandant Rich était de mauvais poil, il l'était du matin au soir, certains doivent avoir un gène spécifique ! Tous les lundis, nous avons le droit à son sermon, le capitaine Bonpoint et moi, au sujet des procès-verbaux de la semaine passée non encore rendus. C'était la routine, nous n'y prêtions plus guère attention, personne n'écoutait plus son fameux discours : « un rapport bien rédigé facilite les rapports avec la hiérarchie ». La vérité était ailleurs, Monsieur était proche de la retraite et ne voulait surtout pas avoir le moindre problème, pas de mauvaises notes, et surtout ne pas perdre ses précieuses primes pour entretenir son voilier, une belle coque en bois. J'avais 30 ans, alors, la retraite, surtout celle des autres, je m'en moquais comme de ma première dent de lait. Pendant qu'il parlait, je répondais à

Éva. C'était le plus important, il ne fallait surtout pas que je me retrouve seul ce soir.

Tel un prisonnier, j'étais attaché à mon fauteuil, modèle de subalterne, les plus confortables étant réservés aux gradés, le restant de l'après-midi à rédiger des comptes rendus. Personne, à l'école de police, ne m'avait prévenu que j'allais passer plus de temps à saisir des rapports comme une vulgaire secrétaire, plutôt que de coffrer des criminels. En plus, cette « foutue pape-rasserie » ne servait à rien d'autre qu'à être versée aux archives, sorte d'oubliette à papier. Je n'en voyais vraiment pas l'intérêt, pour quoi, pour qui.

Ma dure mission pour ma patrie terminée, je retrouvai les filles pour prendre un verre au « Vieux Port ». Nous étions en terrasse, le soleil et la brise de cette agréable fin d'après-midi printanier nous caressaient le visage. Pour paraître plus mystérieux, ou sans doute pour qu'elles ne puissent pas deviner mes desseins, je portais des lunettes miroir. Après deux heures à les écouter parler de végane, de bio et d'écologie, qui se résument pour ces citadines pur jus à rouler avec des vélos électriques les jours de beau temps, je craquai et leur proposai de manger un morceau. Regardant la carte, elles décidèrent de rester là pour le dîner, « au moins, on voit les bateaux », dit une d'entre elles. C'est un argument imparable, surtout pour une terrasse de restaurant installé dans le port. J'étais sûr qu'en cherchant bien elles auraient trouvé des marins à table. Natif de La Rochelle et ayant toujours habité ici, je n'y prêtais pas attention. Pour celles qui débarquaient de la grisaille parisienne, ça devait avoir un certain charme, alors que pour moi ce n'était qu'un de mes terrains de chasse favoris en cette saison.

Après avoir dansé et pas mal bu, je rentrai avec Éva dans l'appartement que je loue à une tante dans la vieille ville. Elle me fait un bon prix, heureusement, sinon mes émoluments n'y suffiraient pas. Ce studio, sous les toits, était meublé moderne, c'est-à-dire avec des objets provenant de chez Ikea. C'était neutre, comme ça avec mes compagnes d'un soir nous ne risquions pas de perdre du temps à bavarder au sujet de la décoration et nous pouvions passer tout de suite aux choses sérieuses.

Voilà, en résumé, les 10 dernières années de ma vie, depuis que j'étais sorti de l'école de police. Jusqu'à cet instant, tout s'était déroulé sans encombre. Alors que je n'étais pas de

garde, mon téléphone se mit à sonner, jouant la Marseillaise, ce qui faisait généralement rire mes collègues, à 3 heures 30 pendant que nous étions en pleins ébats amoureux. Apercevant le numéro du commissariat, m'écroulant sur Éva, en sueur, je répondis.

— Qu'est-ce qu'il y a, Causar ? Vous n'avez pas vu l'heure ?

Le brigadier, qui était planton ce soir-là, connaissant mes habitudes nocturnes, se confondit en excuses. Normalement, il aurait dû prévenir le Capitaine Bonpoint, mais celui-ci étant injoignable, il m'avait téléphoné.

— Une patrouille qui s'est rendue au domicile d'une femme sur l'appel de son amie a constaté un décès. Nous avons besoin d'un OPJ.

— J'arrive. Envoyez-moi l'adresse.

— T'es flic ?

Éva, qui venait de comprendre que je n'étais pas agent immobilier, je n'étais pas à un mensonge près, se souvint qu'elle était allergique à tout ce qui touchait de près ou de loin la flicaille. Alors que j'étais pressé, un mort n'attend pas, elle trouva le moyen de me faire une scène de ménage comme si nous étions un vieux couple.

— Tu es un lâche doublé d'un menteur.

Elle me repoussait vigoureusement sur le côté du lit. Nos corps étaient collants.

— Je dois y aller. Tu comprendras tout à l'heure. J'ai un cadavre sur les bras.

Je dois avouer que je n'étais pas très doué en explications. D'habitude, comme je changeais de partenaire tous les soirs, je n'avais pas besoin de m'étaler sur ma vie privée. Alors il était plus simple de dire un petit mensonge...

Avant de fermer la porte, j'entendis :

— Un cadavre ? Quelle horreur !

//

Je n'avais pas voulu écouter la suite. En filant dans ma voiture, je me disais que je n'avais rien à faire de cette fille. Sur le chemin de Lagor, je pensais au capitaine, et plus précisément à sa femme. Elle ne m'intéressait pas, ce n'était pas mon genre, surtout parce qu'elle avait 40 ans et deux marmots sur les bras. À mon avis, elle tyrannisait Alexandre, son mari. Elle ne comprenait rien au métier de policier. Parfois, comme cette nuit, je me demandais si lui en était conscient. Il faisait ça comme si c'était un job ordinaire. J'avais bien essayé de lui en parler, mais à chaque occasion, il se fermait telle une huître qui sent la marée descendre.

Vu l'heure, je trouvai sans mal une place à côté de la voiture blanche de la patrouille. D'après les indications, l'appartement de la victime était au premier étage de ce petit immeuble sans style, bien plus triste de nuit que de jour.

Une amie, Fabienne Latour, nous avait appelés vers 3 heures. Cette grande blonde, bien faite, encore jolie malgré ses 35 ans, m'expliqua qu'elle travaillait avec la personne décédée dans une boîte de communication et qu'elles étaient en couple. En entendant ça, je changeai de ton, mettant plus l'accent sur le côté « lieutenant de police », plus conforme à la situation. Les deux femmes ne vivaient pas ensemble afin de rester discrètes sur leur relation, leurs collègues et leurs familles n'étaient pas au courant.

Julie Marchand, 35 ans, n'était pas allée au bureau l'après-midi. Sa compagne ne s'était pas inquiétée, car Julie le faisait souvent pour s'isoler. Elles travaillaient en « open space », très à la mode, mais aussi très bruyant. Elle traitait un nouveau projet, important pour l'agence, dont Fabienne ignorait tout. Mais tard dans la nuit, n'arrivant pas à la joindre au téléphone, elle s'était rendue chez elle. En pénétrant dans l'appartement à l'aide de sa

clef, elle avait trouvé sa compagne la tête basculée sur l'écran de son ordinateur. Secouriste, quand elle comprit qu'elle ne pouvait plus rien faire pour elle, elle nous appela.

Fabienne venait de tout me raconter d'un trait, sans que j'aie besoin de lui poser de question. Je tentai de la calmer en la rassurant, lui disant qu'elle avait fait tout ce qui était possible pour son amie. Elle était en pleurs, effondrée sur une chaise. De toute évidence, même si l'on peut se tromper sur les apparences, elle ne l'avait pas tuée. Les pompiers, appelés par la patrouille, la conduisirent à l'hôpital.

Touché, je dus me ressaisir. Je devais rester froid devant la mort et les émotions des témoins, ça fait partie du boulot. Il était 5 heures, je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, la fatigue commençait à se faire sentir. Voyant que je bâillais comme un phoque, le policier en tenue me proposa de faire un café alors que la pauvre femme gisait là, vautrée sur son clavier. Je n'étais plus en état de penser à ce qui est bien et à ce qui ne l'est plus. Rien ne justifiait une fouille de l'appartement, la victime ne présentait aucune blessure apparente et il n'y avait pas la moindre trace de sang par terre. Tout était parfaitement rangé, et sa tasse de thé froid attendait toujours qu'on la boive. Si elle avait subi une agression, elle l'aurait probablement renversée. À première vue, la mort semblait naturelle. Je la trouvais trop jeune pour décéder d'une crise cardiaque. Fabienne ajouta que Julie était en bonne santé, et qu'elle ne comprenait pas ce qui s'était produit.

En attendant que le légiste daigne venir, je dégustai un café capsule en lisant les textos provenant d'Éva, furieuse, qui me couvrait d'insultes en tous genres. Je dois dire qu'elle avait un certain talent pour ça ! La journée qui commençait allait être longue.

Le docteur Caume arriva avec un collègue de la scientifique pour faire les constatations d'usage. Il me salua vaguement, sans me regarder, et se précipita sur sa victime.

— Ça ressemble fort à un décès d'origine naturelle.

Il bascula le corps en arrière pour l'examiner.

— Elle a une drôle de tête, doc, lui dis-je.

— Oui, me répond-il, elle a dû certainement beaucoup souffrir avant de mourir. Ça se produit parfois avec les infarctus.

Tendant la tasse à son coéquipier, il dit qu'il allait faire analyser le contenu, par acquit de conscience.

— Vous en saurez plus après l'autopsie.

Une fois le travail des techniciens terminé, le cadavre enlevé, je posai des scellés et je rentrai enfin à la maison. J'eus à peine le temps de voir 5 heures 56 sur mon radioréveil avant de sombrer dans un sommeil profond.

